

Le noir et le blanc

Maurice Henrie

Numéro 70, janvier 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Henrie, M. (1993). Le noir et le blanc. *Liaison*, (70), 30–32.

Le noir et le blanc

pour Dominique et Isabelle

Au commencement du monde, quand la terre était peuplée uniquement de petites filles plutôt que de femmes mûres ou mêmes blettes, il n'y avait pas de petits dessous. Ou si peu qu'on les remarquait à peine. Il y avait surtout des robes d'été en coton, de couleur bleue ou rose, qui flottaient librement au-dessus des trottoirs et dans les arrière-cours et qui n'étaient retenues, autour du cou, des avant-bras et de la taille, que par des élastiques faiblement tendus. Sur les robes, il y avait, cousu au collet et à l'ourlet, beaucoup de ricrac vert et rouge. Je ne parle pas, bien entendu, des rubans de satin jaune dans les cheveux, ni non plus des étroites bandes de tissu qui, découpées dans de vieux draps délavés, terminaient deux tresses généralement blondes.

Les petites filles elles-mêmes étaient faites surtout de chair blanche parsemée de duvet soyeux et transparent. Sauf dans les endroits où, pendant les jeux, plombait le soleil, ce qui tendait à recouvrir d'une teinte dorée les bras jusqu'aux poignets et les jambes jusqu'aux mollets. Sauf aussi dans les endroits encore plus discrets où le rose dominait. Par exemple, sur le bout de petits seins à vrai dire encore inexistantes. Peut-être aussi sur les petits derrières, qui ne se voyaient que rarement et brièvement, et seulement lorsque les petites filles relevaient un peu des franges alourdies de ricrac pour faire pipi dans les passe-roses, pendant que la culotte agrémentée de petites fleurs mauve lavande était tendue à fond entre

les deux chevilles écartées et menaçait à chaque instant de se déchirer.

Puis un jour sont arrivées de grandes femmes nues aux ventres tendus comme des peaux de tambour et aux seins recouverts de guipures noires. Elles étaient si nombreuses qu'elles ont pris toute la place et chassé de leur royaume les petites filles en robe de couleur. Elles les ont chassées si loin et si complètement que, pendant de longues années, je n'ai pu apercevoir le moindre petit bout de ricrac, ni le plus petit morceau de chair rose. Occupé que j'étais à faire face aux envahisseuses, qui possédaient des armes puissantes contre lesquelles je me sentais démuni et qui connaissaient des jeux guerriers que, dans mon innocence un peu sotté, je n'avais pas encore appris. Profitant de l'effet de surprise, elles ont lancé contre moi, dès leur arrivée, des attaques qui m'ont fait oublier pour longtemps la balle molle, Virgile et le *Je vous salue Marie*. Puis elles se sont réfugiées dans la forteresse de leur dignité et de leur inaccessibilité, dont elle ne sortaient que le soir, habillées de trois petites dentelles noires à claire-voie, qui ne laissaient rien voir mais qui faisaient tout espérer.

Longtemps elles m'ont nargué du haut de leur retranchement. Longtemps elles ont eu recours à un jeu qui consistait à m'attirer à elles par des appels et des rires incessants, puis à s'enfuir ou à me couvrir de reproches aussitôt que je m'approchais d'elles. Chaque assaut successif ne m'apprenait rien sur elles, sauf

MAURICE HENRIE

peut-être cette seule vérité — qui ne m'est apparue qu'après mille vaines tentatives — qu'il fallait, pour être enfin aimé d'elles, passer outre à leur refus et n'écouter que le chant envoûtant qui leur montait à la gorge, les soirs où elles se retrouvaient seules et rêveuses derrière leurs remparts désertés. Ou bien les soirs où elles n'en pouvaient plus d'être victorieuses dans leurs donjons, qu'elles consentaient à quitter leurs meurtrières, qu'elles descendaient enfin dans la plaine. Celle-là même qui est remplie de tant de dangers, mais où se rencontrent tout de même l'amour et la vie. Où séjournent aussi des garçons que la seule vue de ces dentelles noires — retenues par des élastiques fortement bandés — remplit de désirs mêlés de terreur, si bien qu'ils hésitent longtemps entre la fuite honteuse et l'agression malhabile.

Quant à moi, j'ai mis fin un jour à mon hésitation et à ma timidité, et me suis retourné hardiment vers elles, qui exerçaient sur moi une domination si facile et si complète. Je les ai attendues de pied ferme, décidé à résoudre l'énigme qu'elles posaient et à casser le sort qu'elles semblaient jeter à tous. Je me suis même avancé vers elles avec défiance, dans l'espoir de provoquer une fin rapide, quelle qu'elle soit, à ces feintes continuelles, à ces guérilla épuisantes, à ces échauffourées sans issue. À ma grande surprise, cependant, je n'ai rencontré aucune ennemie, aucune hostilité, aucune résistance. Au contraire, je n'ai aperçu, derrière le paravent de leur attirail guerrier, que des femmes seules qui cherchaient autour d'elles de quoi remplir la promesse de leur corps et qui faisaient d'instinct le nécessaire pour que quelqu'un les fasse enfin fleurir. Comment un tel malentendu avait-il pu se produire ? Je n'en sais rien. Je sais seulement que chaque homme doit refaire pour lui-même

le même chemin et trouver, au-delà des dentelles noires, tel oeil qui l'accroche, tel sourire qui l'enferme, telle courbe de rein qu'il ne pourra plus oublier.

Puis, par une sorte de renversement de l'ordre des choses, selon lequel ce qui est d'abord blanc a tendance à devenir ensuite noir, les dentelles ajourées passent, plutôt brusquement, du noir au blanc. Comme si le noir avait bien rempli sa mission et terminé son oeuvre, et qu'épuisé et vidé de sa substance il cédait maintenant la place à son pâle successeur. Blanc de la mariée, blanc de la fidélité, blanc de la maternité, blanc de l'amour routinier, le soir, à la même heure, dans des lits obscurs, derrière la porte close de chambres dont sortent des chuchotements étouffés mais intenses, des gémissements retenus et, semble-t-il, nés moins de la passion et du plaisir que de quelque querelle ou d'une crise de larmes. Blanc de sous-vêtement, blanc de la pudicité, blanc des premiers doutes qui assaillent sur la détérioration de sa propre chair. Blanc presque grisâtre ou même jaunâtre du soutien-gorge acheté à petit prix, qui tient mal ce qu'il doit tenir et qui laisse des ecchymoses sur la poitrine, autour des seins. Blanc désespérant qui, quand tombe la robe fatiguée, n'offre plus désormais la moindre magie, pas même le plus petit mystère, mais seulement la terrible habitude qui insulte l'oeil rêveur et met fin brutalement aux cabrioles de l'imagination.

Puis les dessous blancs versent nettement dans l'insipidité, si bien que leur propriétaire ne tente même pas de les dissimuler et que personne ne cherche plus vraiment à les voir. Jusqu'à ce que, s'en rendant compte, la chasseresse d'autrefois se révolte contre le blanc et, ne serait-ce que le temps d'une soirée ou d'une aventure, retourne aux dentelles

noires depuis longtemps délaissées et retrouvées dans le fond d'un tiroir. Elle reprend du service, elle remet ses dessous de guerre dans l'espoir d'une orgie galante qui sera peut-être unique et, qui sait, peut-être aussi la dernière. Ah ! qu'elle puisse allumer encore une fois un incendie dans un oeil mâle ! Qu'elle puisse frotter une fois de plus sa forêt noire contre un muscle rouge ! Qu'elle puisse être infidèle au moins une fois, ou même une seule fois, avant que ne passe tout à fait la quarantaine !

Mais quelle que soit l'issue, échec ou triomphe, ce ne peut être qu'un sursis. Le blanc irrémédiable reprend bientôt sa place, chaque fois avec plus de fermeté et de permanence. Quand le dernier amant a disparu pour de bon et que la solitude ne fait plus de doute, elle se refait une autre beauté et laisse enfin ses cheveux tourner au gris. Puis elle se réfugie dans la fierté, elle se résigne à la sagesse, elle écoute pleurer un autre petit-fils. Alors le refrain de la chanson devient franchement intolérable : « Voulez-vous danser, grand-mère ?... Tout comme au bon vieux temps, quand vous aviez vingt ans, sur un air qui vous rappelle combien la vie était belle... » L'infrastructure des dessous intimes augmente en qualité et en complexité, mais devient presque invisible, sauf peut-être pour le vieux mari qui, rarement, s'offre encore une petite flambée, ou pour le jeune neveu distrait qui entre sans prévenir dans la chambre, ou encore pour le médecin qui cherche la cause mystérieuse de ces pertes blanches.

« Mangez votre soupe pendant qu'elle est encore chaude, grand-mère », dit l'aide-infirmière de la résidence. Mais grand-mère n'écoute pas. Assise sur le rebord de son lit, elle regarde tomber la neige par la fenêtre. Puis

elle se demande tout haut si sa fille viendra cet après-midi ou bien si ce sera plutôt demain après-midi. « Votre fille est venue la semaine dernière, ça m'étonnerait qu'elle revienne c'te semaine. Voulez-vous que je vous aide à manger votre soupe ? » Grand-mère veut bien. Mais elle ne veut pas salir de potage le cadeau que sa fille lui a donné à Noël, cette belle robe de nuit rose pâle, ouatée à l'intérieur et satinée à l'extérieur. C'est pourquoi elle consent à l'humiliation de la bavette, qui lui rappelle celle qu'on lui faisait porter de gré ou de force quand elle était encore toute petite fille... « Ouvrez grand la bouche ».

Vous n'entendrez plus jamais, grand-mère, le chant de vos propres hormones. Il s'est tu pour toujours. Sous votre robe de nuit, il n'y a plus que des seins nus, plats et tachés d'inquiétantes plaques brunes. Depuis longtemps, ils n'ont connu ni dentelles noires, ni dentelles blanches. Il ne vous reste plus guère que votre solitude, et la sympathie que vous inspirez, accompagnée d'un serrement de coeur, à ceux qui viennent encore vous rendre visite, dans cette maison du grand jeu final. « Ben, c'est fini, vous avez tout mangé ! » Grand-mère sourit et regarde avec satisfaction sa bavette ornée d'un vieux ricrac rouge passé : pas une seule goutte de potage n'a été répandue. « Vous voulez faire un petit somme ? Je m'en vais vous border... Non, je vous l'ai déjà dit, votre fille viendra pas, c'te semaine. Ah ! je comprends ! C'est pour elle que vous vouliez tant mettre votre belle robe de nuit, aujourd'hui ».

Dormez vite, grand-mère. Dormez bien, sans aucun dessous dessous, sur votre matelas enveloppé de vinyle translucide et piqué de petites fleurs mauve lavande.